

Compte rendu

Jean Delisle, dir. *Portraits de traducteurs*. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa; Arras: Artois Presses Université, 1999, 305 pp.

À une époque où l'Histoire semble avoir perdu le privilège de reconstituer la vérité en tant que discipline vouée à l'explication objective des événements du passé, on pourrait craindre de s'afficher historien de la traduction, «être-affecté» par le passé¹. Cependant, le chercheur en traduction de nos jours a besoin d'historiser le geste créateur d'équivalence.

Jean Delisle n'a pas hésité à rassembler des collaborateurs en vue d'une collection de portraits, en l'occurrence des dix traducteurs suivants : Mikael Agricola, Guillaume Bochetel et Lazarre de Baïf, Pierre Desfontaines, J. J. Christoph Bode, Étienne Dumont, Paul-Louis Courier, Valery Larbaud, Abraham Elmaleh, Pierre Baillargeon. S'il est bien vrai que «Le portrait littéraire est un genre dédaigné par notre siècle, depuis la fameuse croisade de Proust contre Saint-Beuve, auteur d'une célèbre série de *Portraits littéraires*», cette méprise «n'a pourtant su endiguer l'important succès des biographies d'auteurs, ni la vogue durable des autobiographies» (D'hulst : 171). En fait, «dans les pays anglo-saxons, la biographie a toujours eu la faveur des historiens. Chez les francophones, ce genre a souffert du discrédit qui a frappé l'histoire événementielle, et les historiens l'ont plus ou moins relégué aux

¹ Je reprends la belle définition de P. Ricœur (1985 : 374).

PORTRAITS DE TRADUCTEURS

«littérateurs», bien que l'on assiste actuellement à sa réhabilitation par des historiens de la trempe d'un Georges Duby» (J. Delisle : 3). Et pourtant, le besoin de légitimer l'étude des choix d'un parcours biographique est présent partout dans ces *Portraits*.

S'il a été possible de composer et de réunir ces portraits, c'est bien parce qu'une nouvelle pertinence du détail qui fait l'exception et qui permet d'établir des distances (des différences) a gagné du terrain. Cette particularité de l'anecdote est devenue ainsi l'objet de l'histoire de plein droit, tout en étant à la limite même de l'intelligible. Et je dis «le particulier», plutôt que «l'individuel» ou «le subjectif», terrain glissant où je ne voudrais pas m'enliser. Le détail biographique sera donc une forme d'exception à exploiter, en tant qu'élément révélateur de la tension entre les initiatives personnelles et les nécessités sociales.

Suite à cela, cette attention portée sur la figure des traducteurs nous permet, d'un côté, de sortir de la littérature nationale comme unité suprême, d'échapper même à la dialectique du national et de l'international au profit de l'universel et du particulier; d'un autre côté, les portraits aident à dénoncer l'invisibilité du traducteur et à en faire une critique culturelle et une proposition éthique (voire politique dans l'espace de la globalisation), puisqu'ils nous invitent à lire la traduction en tant que telle, comme les chercheurs en traduction demandent de la faire².

En effet, depuis le temps où le nom du traducteur était encore dérobé par les éditeurs,

² Je pense, par exemple, au modèle de L. Venuti (1995).

PORTRAITS DE TRADUCTEURS

les auteurs et les critiques, comme si les actes de réécriture (tous) n'étaient pas vraiment créateurs de sens, il faut bien accueillir de bon gré cet effort d'intégration d'éléments biographiques aux modèles théoriques de la traduction et à leurs choix.

J. Delisle avait déjà travaillé sur l'impossibilité d'accéder au texte en traduction sans la conceptualisation du sujet de l'énonciation, ainsi que sur l'autonomisation impossible du choix du traducteur³. Il s'agit maintenant de replacer l'activité du traducteur à l'intérieur d'une société, de chercher justement la relation entre l'institution sociale et la définition du savoir traducteur. Les auteurs de ces portraits sont tous partis en quête de valeurs explicatives des anecdotes qui relient le traducteur, sa tâche, sa création et son espace social. Ils réussissent ce tour de force qui consiste à dresser la figure à partir de l'anecdote éclairante, et cela en ne disposant que d'un geste ou d'un procédé : là où l'on reconnaît l'homme à sa trace. Ils assument tous le risque de la causalité, des relations entre la biographie (et les pulsions affectives) et l'écriture, tout en sachant que le sujet (paradoxalement, de nos jours, plus social car plus complexe que jamais) est le plus actif dans l'opération de traduction. C'est ainsi qu'il devient possible de découvrir le pragmatisme d'un Guillaume Bochetel grâce à un seul coup de griffe désespéré de la part de sa fille (Garnier : 38-39).

L'art du portrait devient l'art de montrer du doigt les décisions qui mènent à la traduction, les options qui ont devancé l'opération traductrice, les choix à l'intérieur de tout

³ Depuis J. Delisle (1980).

PORTRAITS DE TRADUCTEURS

un ensemble de pratiques. Sous quelles contraintes, vers quelles transgressions, dans quelles circonstances, avec quelle visée ou pourquoi se taire : les portraitistes tâchent d'y répondre. On revient donc à l'étude des décisions personnelles (et je ne dis pas «profondes» en craignant les topologies trop faciles) qui ont poussé le traducteur à traduire, ces décisions capables de court-circuiter à elle seules tout un espace social.

En effet, le parcours biographique permet d'envisager la traduction comme fabrication localisée dans un endroit précis du système, de déterminer les techniques de production, d'assister à l'élaboration et à l'explicitation même des règles. Car il est évident que ces techniques seront déterminantes dans un sens chez Mikael Agricola, traducteur toujours en quête dans son diocèse, dans son pays, au milieu de toute l'Europe savante, mais elles seront différentes chez un traducteur comme Étienne Dumont, bien installé à Genève.

Cette fonction par rapport au lieu où le traducteur est placé retiendra tout particulièrement l'attention du biographe : auprès des rois (L. de Baïf) ou auprès des ouailles (Agricola), à l'endroit même de l'élaboration des règles ou dans le ressort de sa famille. Ce sont ces appartenances qui détermineront souvent la méthode des traducteurs et leur travail (au sens le plus fort du terme).

Néanmoins, la sélection n'est pas simple à faire. Tout d'abord, les traducteurs repérés sont ceux qui ont réussi à faire le choix du maître : le choix des *Voyages de Gulliver* ou de *Joseph Andrews*, par exemple, rend visible l'abbé Desfontaines parmi tous ceux qui se sont

PORTRAITS DE TRADUCTEURS

consacrés à redire et à réécrire. Par ailleurs, il est vrai que la sélection des traducteurs penche vers le littéraire, mais c'est parce que la plupart des figures choisies viennent du temps où le poète était encore un héros, voire un guide des temps modernes, un élément difficile à saisir à l'ère des techniciens diplômés, chefs indiscutables de nos files. Finalement, il faudrait signaler que, si la position des traducteurs est presque toujours centrale à l'intérieur du système, si leur regard semble être clairement orienté vers l'Occident, il ne nous reste qu'à attendre une nouvelle initiative pour dresser autant de portraits relatifs à d'autres contrées et à d'autres époques.

Pour ce qui est de ces *Portraits de traducteurs*, la lisibilité est garantie et pour le docte et pour le profane, l'apport documentaire dont le chercheur aura besoin étant largement sauvegardé. Nous avons trouvé particulièrement remarquables les portraits de Dumont, de Bochetel et Baïf, Courier et Baillargeon, dressés d'une main forte, en connivence.

Pour tout dire, il convient de ne pas oublier que l'auteur d'un portrait pratique lui-même un certain art de la traduction, car «en cette matière, comme en traduction, on craint toujours de se rendre coupable d'infidélités» et la démarche «est d'autant plus difficile que l'homme, tout autant que l'écrivain, n'a pas été perçu de la même manière par tous» (J. Delisle : 259). Enchaîné par les maillons d'une projection à l'infini, le lecteur pourra repérer ce «je» de l'historien qui voudrait devenir un autre : ce traducteur qui aurait tant désiré, lui à son tour, se retrouver auteur. Il pourra suivre aussi les reflets des miroirs qui renvoient des

PORTRAITS DE TRADUCTEURS

doubles du traducteur : des images fictives d'un Baillargeon, par exemple. Ce même lecteur pourra devenir pour un moment (pourquoi pas?) Cet être idéal «qui rêvait de recréer la symbiose entre l'Orient et l'Occident typique de l'âge d'or espagnol» : un Abraham Elmaleh (Touitou-Benitah : 237). Et refaire (revivre) son parcours.

L'historien, autant que le traducteur, travaille donc sur des discours. Si l'immanence tant prônée, entendue comme caution scientifique, menace parfois de cloisonner le texte entre les murs de la vérité et de l'erreur, l'action ouverte et consciente de l'historien au cœur du discours nous permet de nous installer dans le domaine de la «doxa», dans le pays de la traduction. La fidélité étant illusoire, toutes les sources pourront être prises en récit ailleurs et autrement.

Source : *Target*, vol. 13:1, 2001, pp. 189-192.